





# ÉVEIL

LE MONDE DU CONSORTIUM

VOLUME 1



NATALIE M. MAACK

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-424-0477-2

© Première édition

Noms : Maack, Natalie M., auteur.

Titre : ÉVEIL / Natalie M. Maack.

Description : Première édition.

Série : Le Monde du Consortium ; Livre 1

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*Ce roman, ancré dans un univers dystopique, explore des thèmes adultes et présente des éléments explicites qui pourraient ne pas être appropriés pour tous. L'histoire inclut des scènes de violence et de meurtre.*

*Destiné à un lectorat mature, ce livre n'est pas conseillé aux personnes susceptibles d'être perturbées par ce contenu.*

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents sont soit le produit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des événements, des entreprises ou des lieux est purement fortuite.



Au-delà des ombres,  
Une autre vérité



# Prologue

À l'ombre de ce qui avait été autrefois le sommet des réalisations humaines, la Terre a reposé, meurtrie et fatiguée. Le 21ème siècle, annoncé comme l'aube d'une nouvelle ère, a au contraire plongé dans un vortex de chaos. Alors que les nations ont lutté contre les menaces existentielles du changement climatique, de l'épuisement des ressources et des disparités technologiques, un malaise plus profond a pris racine. Des clivages idéologiques, forgés au fil des siècles, ont déchiré la fragile unité du monde.

Les Hommes ne se sont pas précipités dans le conflit du jour au lendemain. Les signes étaient là pour ceux qui ont osé regarder : des pénuries d'eau opposant les communautés les unes aux autres, des crises énergétiques plongeant les villes dans l'obscurité, et une course technologique creusant le fossé entre les riches et les pauvres. Pourtant, ce sont les rifts culturels, ces gouffres infranchissables de compréhension et de valeurs, qui ont préparé le terrain pour l'inévitable.

Dans les années précédant la guerre, le discours mondial est devenu de plus en plus polarisé. Les débats sur la manière de faire face au changement climatique, le rôle de la vie privée numérique à l'ère de la surveillance, et l'éthique de l'intelligence artificielle sont devenus des champs de bataille. Ce n'étaient pas de

simples désaccords académiques, mais des questions sur la nature même de la société.

La mèche a été allumée non pas par un acte d'agression grandiose, mais par une série de frappes calculées dans le domaine numérique. Les cyberattaques ont paralysé les infrastructures critiques, laissant des millions de personnes sans électricité ni eau potable. Les disputes territoriales sur les derniers bastions de ressources naturelles se sont intensifiées, les drones et la guerre cybernétique remplaçant les chars et les cuirassés d'autrefois. La ferveur nationaliste, alimentée par la propagande et la peur, a poussé le monde au bord du gouffre.

Et puis, tous ont plongé. Ce qui avait commencé comme des escarmouches et des guerres par procuration a rapidement éclaté en un conflit à grande échelle. Le monde a été englouti dans une guerre qui ne faisait aucune distinction entre soldat et civil, lignes de front et foyers. La guerre cybernétique a transformé les villes en villes fantômes, tandis que les batailles conventionnelles dévastaient les campagnes, laissant une planète étouffée par la poussière de sa propre destruction.

# Chapitre 1

Les rayons naissants du soleil, filtrant à travers ma fenêtre, m'éveillent en douceur. Je m'attarde un instant dans la quiétude de ma chambre avant de me lever, prête à embrasser une nouvelle journée.

Ma vie se déroule avec une régularité méthodique, comme une partition parfaitement écrite. Ce matin, comme chaque matin, je me rendrai à l'université pour poursuivre mon apprentissage technologique. Le prochain semestre marquera l'obtention de mon diplôme, et avec lui, ma reconnaissance en tant que membre pleinement agréée par le Consortium. Mon avenir s'annonce prometteur : un poste au sein d'une entreprise prestigieuse, peut-être même chez La Vie. Je contribuerai alors à des découvertes qui feront progresser notre société. C'est le destin que je me suis tracé depuis l'enfance, inspirée par mes parents. Mon esprit est avide de percer les secrets de la physique et de maîtriser tous les outils à ma disposition.

Le monde extérieur se déploie dans une perfection orchestrée par le Consortium. Il fonctionne avec la précision d'une horloge – fluide, structuré, infaillible. Je suis fière de participer à cette symphonie harmonieuse, surtout en ces temps incertains.

Mes murs sont comme des galeries d'art technique, exposant fièrement des étagères chargées de mes trésors: des instruments qui ont mesuré plus de secrets physiques que je ne pourrais en découvrir dans une vie, et des robots, témoins silencieux de mes aventures et mésaventures d'ingénierie. C'est un peu comme vivre dans mon musée où chaque pièce raconte une histoire, un exploit, une énigme résolue. Mon bureau est une jungle de chaos organisé, peuplé d'un écosystème d'outils et de gadgets électroniques.

Ah, FlyBy sur la première étagère ! Mon chef-d'œuvre d'ingénierie, ma fierté... et mon fléau personnel pendant les trois premiers mois de cohabitation. Conçu pour être le terminator à moustiques, il s'est plutôt spécialisé dans l'art délicat de me viser, moi. Vous imaginez ? Des nuits blanches pour mettre au point un chasseur de moustiques, et tout ce que j'obtiens, c'est un compagnon de chambre lasérisé avec une fâcheuse tendance à confondre sa créatrice avec un insecte.

C'est alors que l'éclair de génie m'a frappé ! Si FlyBy confondait sa créatrice avec sa proie, c'était une question de fréquence. Les moustiques battent des ailes avec une grâce agaçante, certes, mais prévisible. Après quelques ajustements du code – que dis-je, une révolution algorithmique ! – FlyBy est devenu un sniper des airs, un virtuose de la désinsectisation par laser. Et moi? J'ai finalement pu arrêter de porter constamment des lunettes de soleil dans ma chambre.

Debout devant le miroir, je m'examine avec la curiosité clinique d'une scientifique évaluant un sujet d'expérience. Le reflet montre une jeune femme, dont les cheveux, une cascade de mèches fines et droites, dansent légèrement sans jamais reposer sur ses épaules, encadrant un visage illuminé par de grands yeux proéminents. Ils brillent d'une quête incessante de connaissances, comme une créature au seuil d'une découverte majeure, bien que la compréhension ultime me reste insaisissable. Tenter de styliser cette chevelure ou d'y apporter une quelconque sophistication est aussi efficace qu'une expérience menée sans protocole : un effort voué à l'échec. Mes cheveux, dans leur simplicité, sont le reflet de mon âme, sans chichis.

Et le maquillage ? Totalement superflu, surtout quand on prévoit de passer la journée à décortiquer les mystères de la physique et de la technologie.

Ma peau, souvent éclairée par la seule lueur des écrans lors de mes nuits blanches d'étude, est d'une pâleur diaphane. Mais sous cette apparence fragile se cache une passion dévorante et un tourbillon d'idées, un peu comme une expérience hyper contrôlée qui masque un potentiel chaotique. J'ai toujours cru que chaque question avait sa réponse, une vérité enfouie qu'il suffit de déterrer. Mais parfois, je me demande si ce ne sont pas les réponses qui me manquent, mais les questions elles-mêmes. Peut-être que les questions que je ne pose pas, celles qui restent dans l'ombre, sont la clé de la compréhension que je recherche.

„Bon sang, arrête de divaguer ! “ me dis-je en tapotant mon reflet du bout des doigts. „Tu as une journée chargée qui t'attend, pas le temps de philosopher devant la glace !“

L'émission matinale du Consortium est diffusée, remplissant la pièce de mises à jour sur les efforts en cours pour maintenir la paix et la stabilité. Dans un ton solennel et imposant, la voix du présentateur résonne : „Citoyens, citoyennes, vous écoutez la transmission en direct du Consortium, votre source certifiée d'informations exactes. En ce matin, nous vous apportons les dernières mises à jour sur les efforts inlassables de notre gouvernement pour maintenir la paix et la stabilité dans notre grande nation. Nos forces loyales travaillent sans relâche pour assurer la sécurité de chacun d'entre vous, faisant face avec courage aux menaces qui pèsent sur notre ordre établi.“

La voix se durcit légèrement en abordant le sujet suivant. „Nous tenons également à vous informer des activités perturbatrices des rebelles dans les territoires frontaliers. Ces agitateurs cherchent à semer le chaos et à déstabiliser la paix que nous avons si durement acquise. Leur présence est une insulte à notre unité et à notre force. Le Consortium assure que toutes les mesures nécessaires sont prises pour neutraliser ces menaces et protéger nos citoyens.“

Une mention des activités des rebelles fait naître en moi une lueur de dédain. Pourquoi ne voient-ils pas l'ordre et la sécurité que nous avons ? Pourquoi choisir

le chaos et la perturbation ? Pour moi, ces rebelles sont l'antithèse de tout ce que je représente.

La transmission continue, la voix du présentateur se faisant plus festive. „Plus que dix semaines jusqu'aux festivités célébrant le 38e anniversaire de la paix! Cet accord historique signé entre les territoires d'Europe, d'Amérique et d'Asie, fruit des efforts inlassables des premiers Conciles, a marqué la fin des sept ans de conflits et le début d'une ère de prospérité et de sécurité. Pour commémorer cet événement monumental, des parades, des discours inspirants et des spectacles grandioses seront organisés. Nous invitons tous les citoyens à participer activement et à montrer leur soutien à notre grande nation. Ensemble, célébrons notre unité et réaffirmons notre engagement envers la paix et la stabilité.“

Le poids familier de mon sac à dos, garni de tous les outils nécessaires à mon exploration technique, me rassure lorsque je le place sur mes épaules. Le laboratoire technique, mon refuge, m'attend, une oasis où mes idées peuvent s'épanouir et prendre forme.

Je quitte ma chambre, nichée dans un quartier animé de la banlieue Est. Le soleil matinal inonde déjà les rues étroites, où les immeubles résidentiels et les petites boutiques commencent à s'animer. Le parfum du pain frais s'échappe d'une boulangerie voisine, se mêlant aux

conversations animées des passants et au bourdonnement des premiers véhicules de livraison. Les gens se déplacent comme une marée autour de moi, leurs pas et leurs conversations se fondent dans une symphonie rythmique qui marque le début d'une nouvelle journée.

L'automne enveloppe la rue d'une étreinte fraîche, tranchant nettement avec la chaleur de mon lit il y a quelques instants. L'air frémit de la promesse d'un changement, portant l'odeur de feuilles en décomposition.

Ce matin est différent. Mon regard se pose sur un groupe de marginaux, leur présence est inhabituelle dans ce quartier. En réalité, je ne les ai jamais observés de si près. Cependant, leur image m'est familière. Je les aperçois fréquemment sur les écrans, lors des diffusions quotidiennes d'informations. Je reste là, captivé, à les regarder, fasciné par cette scène inattendue. Je ne suis pas la seule; d'autres passants, les yeux grands ouverts, font de même et murmurent entre eux à voix basse. Tels des fantômes, ils fouillent dans les poubelles à côté de mon immeuble, avec des mouvements rapides et des yeux perçants qui scrutent les environs. Les tissus de leurs vêtements sont usés, certains avec des trous ou des coutures grossières où ils ont été réparés. Les chaussures sont éraflées et abîmées, avec des semelles parfois à moitié détachées. Plusieurs portent des manteaux trop grands pour eux, élimés au niveau des

manches. Les couleurs, autrefois vives, sont maintenant ternes et fades.

Un jeune garçon, parmi eux, capte mon attention. Il doit avoir dans les 14 ou 15 ans. Ses yeux bleu clair comme de la glace, rencontrent les miens. Il paraît pour un instant tout aussi intrigué que moi. Je devrais détourner le regard. Continuer sur mon chemin. Mais je n'y arrive pas. Son expression se ferme et son regard se teinte de défi, une provocation silencieuse qui paraît étrangement déplacée sur son visage encore enfantin.

Il s'approche, et mon cœur s'emballe. La peur et la curiosité s'entremêlent en moi. „Hey Miss, vous avez quelque chose à manger ?" Sa voix, à peine un murmure, tranche l'air du matin, sa question simple mais lourde de sens. Nous sommes loin des périphéries de la ville, des Undergrounds, leur royaume.

Je reste là, paralysée, l'angoisse vrillant dans ma tête. Est-ce un subterfuge ? Il n'y a pas de pénurie de nourriture dans le monde protégé par le Consortium. Dans les informations diffusées, je vois les services de la ville effectuer des distributions régulières.

Sont-ils dangereux ? Font-ils partie d'un groupe rebelle planifiant un coup d'État ? Les bulletins d'actualités débordent de récits de désordre, de factions en lutte contre l'autorité du Consortium. Mais là, confrontée à ce jeune aux yeux empreints d'une maturité inquiétante pour son âge, je suis incapable d'associer l'image du péril à sa quête apparemment

innocente de nourriture. Mon imagination s'emballe, envisageant des scénarios, chacun plus effrayant que le précédent.

Soudain, le fracas des moteurs déchire l'air. Cinq voitures de police, carapaces métalliques sous le soleil naissant, se ruent avec une précision calculée. Les portières claquent, échos métalliques qui me font sursauter. Trois agents par véhicule, silhouettes imposantes en armure complète, débarquent. Visières abaissées, ils forment un mur d'acier et de détermination. Leurs pas, cadencés et menaçants, résonnent sur le bitume.

Les cris étouffés, les ordres aboyés, „Manœuvre Oméga ! Encercliez et capturez !“ tout se mélange dans une cacophonie de désespoir et d'autorité. Ils encerclent les marginaux, désormais piégés, proies faciles dans l'arène urbaine. Tout va très vite. Chaque geste, mesuré et brutal, est une démonstration de force, un rappel cinglant de l'ordre impitoyable dans la ville.

Dans cette confrontation, les marginaux sont démunis, leur chute inévitable se dessinant au rythme étouffé des corps qui s'affaissent, des menottes qui claquent. Un à un, ils sont dominés, contraints à s'agenouiller sur le sol froid. Le jeune garçon se trouve également à genoux, une rivière de sang s'échappant de son nez. Ses yeux bleu glace ne trahissent pas la peur, mais révèlent plutôt un mélange troublant de défi et d'accusation non exprimée. C'est incompréhensible.

Malgré la rudesse de son apparence et la situation périlleuse dans laquelle il se trouve, il y a une force captivante dans son regard. Elle parle d'une vie vécue dans l'ombre de la façade brillante de la ville, laissant entrevoir un esprit inébranlable face à la dure réalité de son monde.

Méthodiques dans leurs interrogatoires, les policiers font bientôt monter le groupe dans un véhicule de transport, probablement à destination de la périphérie. Mon ventre se noue. J'ai l'étrange sentiment sourd au fond de moi que je ne reverrai plus jamais le regard bleu glace de ce jeune garçon. Naturellement, ils vont retourner à la zone périphérique de la ville où je ne m'aventure jamais. Ça doit être cela, c'est logique.

Dans notre ville, les règles de résidence sont strictes et inflexibles. Pour obtenir le statut de citoyen de la ville, il faut contribuer directement aux institutions centrales. Les citoyens participent à la société soit en travaillant dans les secteurs industriels qui dynamisent l'économie, soit en servant dans l'armée, assurant ainsi la sécurité et le respect des directives du Consortium. Une plus petite partie trouve un emploi dans les différents services de la communauté, des rôles qui, bien que considérés comme moindres, contribuent néanmoins au fonctionnement et à l'ordre.

Ceux qui ne parviennent pas à obtenir ces postes, ou qui choisissent de ne pas s'aligner sur ces institutions clés, sont confrontés à une dure réalité. Ils sont mis au ban, repoussés en marge de la société. Ces personnes,

ainsi que leurs familles, sont reléguées dans les secteurs qui s'étendent à la périphérie. Là-bas, loin du cœur étincelant, ils vivent dans un monde d'ombre, largement oublié et ignoré par le centre prospère de la ville.

Ce système de catégorisation est rigide et impitoyable. Une fois qu'une famille est étiquetée comme paria et envoyée vivre dans ces zones périphériques, ses chances de réintégrer la vie urbaine diminuent considérablement. Le contrôle du Consortium sur les permis de construire et les statuts résidentiels est sans faille, rendant presque impossible pour ceux qui sont relégués aux périphéries, et ses Undergrounds, d'obtenir un permis qui leur permettrait de résider à nouveau.

La vie dans les Undergrounds est radicalement différente de l'existence ordonnée et prospère de la surface. Les marginaux, comme on les appelle communément, mènent une vie dépourvue des privilèges et des opportunités offerts aux citoyens.

Autour de moi, le rythme incessant de la ville continue. Les passants ont repris leur marche, les conversations recommençant exactement là où ils s'étaient arrêtés.

Au-dessus de moi, les écrans numériques qui ornent les bâtiments clignotent et diffusent les dernières nouvelles et les annonces de la communauté. Pourtant, ils restent silencieux sur la scène qui s'est déroulée devant moi. Les émissions de la ville se concentrent sur

les aspects positifs, les progrès et la stabilité promis par le Consortium. Les troubles mineurs, comme celui qui s'est déroulé ici, font rarement l'objet d'une information. Les grandes répressions dans la périphérie, en revanche, sont présentées comme des exemples de la diligence de la police à maintenir l'ordre.

Je ne peux m'empêcher de m'interroger sur les motivations de ces marginaux. Sont-ils ici par désespoir, contraints de franchir les barrières invisibles des secteurs pour mener une maigre existence ? Ou bien nourrissent-ils des intentions plus profondes et plus périlleuses, s'alignant sur les factions rebelles qui contestent secrètement l'autorité du Consortium ?

Perdu dans ces pensées, je poursuis mon chemin, l'ordre de la ville et les courants sous-jacents de dissidence coexistant dans une société complexe et malaisée. L'idée que des activités rebelles se déroulent sous le nez du Consortium est à la fois effrayante et intrigante. Elle perturbe le récit de paix et d'ordre qui nous a été transmis, en suggérant un courant de dissidence qui coule juste sous la surface.

Lorsque le groupe a été introduit dans le véhicule et que les portes se sont refermées dans un bruit sourd, je n'ai pu m'empêcher d'éprouver un sentiment de soulagement. Dans mon esprit, ces actions, aussi dures qu'elles puissent paraître, sont nécessaires. Elles sont le prix à payer pour l'ordre qui empêche notre société de sombrer dans le chaos.

En me faufiletant dans la foule, le chemin qui mène à l'université se déroule familièrement sous mes pieds. Le bourdonnement animé de la banlieue cède progressivement la place à l'aura académique de l'université. Ici, le monde semble se transformer autour de moi - le pouls vibrant de la vie quotidienne cède doucement la place aux bavardages et aux rires des étudiants, une symphonie de voix jeunes qui fait écho à l'énergie et aux aspirations du campus.

Notre université s'élève tel un phénix majestueux des ruines de l'après-guerre, dans la partie Est de la ville, à seulement quelques pas de ma résidence étudiante. Reconstituée après les ravages de la guerre, elle se dresse comme un monument d'espoir et d'idéaux visionnaires portés par le premier gouvernement de l'après-guerre. Les structures endommagées ont été consolidées et des laboratoires à la pointe de la technologie ont émergé de terre. Le Consortium a toujours souligné l'importance cruciale de l'expertise technique et scientifique pour naviguer à travers les défis. Les scientifiques, en temps de guerre artisans de la suprématie technologique, sont devenus les pionniers d'une nouvelle ère.

Dans cet élan de renaissance, mes parents se distinguèrent comme architectes de la deuxième génération au sein du bloc européen, posant, par leur labeur, les fondations d'un futur empreint de paix.

J'aspire souvent à saisir les épreuves traversées par les survivants de l'après-guerre. Mes parents n'étaient

alors que des enfants, leur aire de jeux n'était que les ruines d'un monde dévasté par les conflits, un paysage empoisonné par les produits chimiques et les radiations. Les éléments vitaux comme la nourriture et l'eau potable étaient rares. Pourtant, ils ont survécu et ont rejoint plus tard les rangs des scientifiques, œuvrant à la reconstruction de notre société sous la direction du Consortium - un État contrôlé, mais harmonieux.

Mon émerveillement pour mes eux est sans limite. Leur engagement à la construction d'un monde meilleur a éveillé mon propre élan. Comme eux, j'ai embrassé la voie des sciences et de la technologie à l'université de Lugdunum. Dans un semestre, je terminerai mes études, déterminée à déployer mes connaissances au service du développement de nouvelles machines révolutionnaires, des outils qui continueront à modeler notre société.

Le Consortium garantit paix et sécurité, soutenu par les grandes entreprises alignées sur ses principes. Ensemble, elles édifient notre monde, créant des machines et des systèmes qui transforment radicalement notre vie. Alors que je m'avance vers les bâtiments de l'université, mon cœur se remplit d'un sentiment d'espérance. Je ne suis pas seulement une étudiante ; je suis une future contributrice, un élément clé de ce grand projet. Un projet que mes parents, et bien d'autres avant eux, ont œuvré à modeler. C'est un héritage que je suis honorée de poursuivre, une contribution à une société qui, malgré son passé, est résolument orientée vers un avenir de paix et de prospérité.

En approchant de la cafétéria, le cœur de la scène sociale du campus, je me prépare à passer de la solitude à l'atmosphère animée de mes pairs.

La cafétéria, près du grand amphi, est un centre d'activité très animé. En entrant, je suis submergée par l'énergie de l'endroit.

Au milieu de cette mer de visages souriants, je me sens souvent comme un pingouin lors d'une soirée flamant rose : déplacé de manière flagrante, avançant maladroitement au milieu des festivités. Mes sourires sont rares, brefs et possiblement annonciateurs de catastrophes imminentes.

Lors des soirées, je suis plus une naturaliste en expédition qu'une reine de la piste de danse, parfaitement contente de siroter ma boisson et de contempler les fascinants rituels de socialisation rapprochée se déployer sous mes yeux.

J'ai également affiné l'art d'adopter des personnalités alternatives lorsque cela est nécessaire, de sillonner les situations avec une prévoyance stratégique. Naviguant les activités sociales avec l'aisance d'une diplomate, je suis prête à parer les rencontres sociales maladroites avec habileté.

Dans ce cadre animé et chaotique de la cafétéria, je me rappelle que l'université est plus qu'un simple lieu d'apprentissage. C'est un microcosme de la société, un

lieu où se croisent des chemins différents, où l'avenir se dessine et où, pendant un bref instant, nous pouvons expérimenter une liberté enfantine.

Je m'installe au bout d'une longue table, le bruit des conversations m'envahissant comme une marée familière. Mon petit-déjeuner est simple, mais mon attention ne se porte pas sur la nourriture, mais sur les bribes de discussions qui flottent dans l'air.

Autour de moi, c'est un kaléidoscope de conversations, mais une en particulier retient mon attention. Un groupe voisin discute avec ferveur du dernier sujet qui a suscité l'intérêt de tous : le Système de Notation Personnel.

Je me retrouve ma cuillère suspendue dans l'air, captivé par leur débat ardent. Certains autour de la table clament leur soutien, exaltant le Consortium pour ce pas en avant vers une société plus engagée. Mais il y a aussi des voix dissidentes, celles qui scrutent le système d'un œil sceptique, redoutant l'immense pouvoir qu'il pourrait imposer sur nos vies. „C'est du génie, franchement!“ , s'enthousiasme un étudiant avec une ferveur infectieuse, en esquissant un geste théâtral. „Pensez-y : un système qui évalue nos contributions à la société, c'est le parangon de l'équité!“ „Pas si vite“, interpelle une autre, le ton incisif. „N'est-ce pas un autre moyen de nous dominer ?“ Une jeune fille de l'autre côté de la table, jonglant avec un crayon, s'exprime avec une nuance de doute dans la voix. „L'idée de mesurer chacune de nos actions me semble... un peu

trop rigide, peut-être. Il s'agit d'un projet de loi qui s'apprête à transformer complètement notre société.“ Le débat s'embrase, les voix se superposent pour peser les avantages et les inconvénients du système. „Mais il s'agit de responsabilisation“, martèle le premier élève. „Les actions positives accumuleront des points, tandis que les actions négatives en perdront. Ces points deviendront alors l'étalon de mesure de tout, des revenus d'une personne à ses privilèges sociaux. C'est impartial, puisque supervisé par un superordinateur neutre.“

Dans mon esprit, un avertissement piquant résonne. Exprimer ouvertement de tels doutes peut être périlleux. Il ne s'agit pas simplement de réflexions oiseuses ; elles pourraient être interprétées comme une provocation à la rébellion, surtout sous le scrutin implacable des gardiens de la paix. Bien qu'insidieuse, leur présence est toujours palpable, que ce soit en personne ou à travers les objectifs inquisiteurs des caméras de surveillance. Leur rôle est de préserver l'ordre, d'écraser toute contestation susceptible de saper l'équilibre fragile de notre société pacifique.

Mais à quoi bon remettre en question ces nouvelles règles, je me le demande. La réalité, c'est que nos voix, fussent-elles élevées pour exprimer notre désaccord ou notre soutien, n'infléchiront pas le cap immuable fixé par le Concile. Ces douze membres, gardiens de la paix et de la prospérité au sein du bloc européen, dessinent notre destin. Leurs décisions sculptent notre monde et

nous devons nous adapter aux contours qu'ils délimitent.

Pour ma part, j'ai toujours considéré le Consortium et ses fonctionnaires comme des phares de stabilité, des piliers soutenant un monde qui flirte constamment avec le bord du chaos. Le Concile, avec ce nouveau système d'évaluation des personnes, me semble être une nouvelle étape dans le renforcement de l'ordre et de la sécurité dont nous dépendons. J'ai toujours eu foi dans leurs décisions, je crois en leur sagesse et prévoyance. J'ai confiance dans le fait qu'ils comprennent la situation dans son ensemble, même lorsque nous ne la comprenons pas.

En sirotant mon café, observant le va-et-vient des étudiants autour de moi, je réfléchis au fait que de tels débats peuvent semer le doute chez les jeunes étudiants. Si nous sommes dans une arène de libre pensée, avec cette liberté vient une grande responsabilité. La propagation non contrôlée de vues dissidentes, surtout celles enracinées dans une compréhension limitée ou la désinformation, pose une menace à la motivation et à la solidarité de notre communauté universitaire.

Peut-être, me dis-je, existe-t-il un besoin pour une approche plus structurée du débat sur le campus. Un forum où les idées peuvent être remises en question, mais sous la guidance de ceux bien informés sur les complexités de nos systèmes sociaux. Une telle mesure ne musèlerait pas la dissidence, mais pourrait assurer que la critique soit informée, constructive et, en fin de

compte, bénéfique à l'amélioration de notre communauté.

Rassemblant mes affaires, je quitte la cafétéria, les débats animés et les rires s'estompant peu à peu. La journée s'étend devant moi, pleine de défis et de promesses. Mais alors même que je m'insère dans le flux de la vie universitaire, les échos de la conversation sur le système d'évaluation des personnes s'attardent dans les coins de mon esprit.

Dès que je franchis le seuil de la salle de classe de physique avancée, un sentiment de tranquillité m'enveloppe. Ici, au milieu du summum de l'innovation technologique, des écrans holographiques interactifs dansent avec l'information technique et réagissent à notre moindre contact.

C'est le domaine du professeur Alden, un sanctuaire de physique théorique où mon esprit s'épanouit. Le professeur, avec ses cheveux argentés et ses yeux empreints de sagesse, semble détenir les secrets de l'univers dans son attitude calme et constante. Ses cheveux uniques, indomptés et vifs, le distinguent même de loin. Ils couronnent un visage gravé de lignes de sagesse, mais toujours animé d'une insatiable soif de connaissance. Il a le rare don de la clarté, rendant les concepts les plus complexes accessibles à tous,

élucidant patiemment les mystères de la physique, même pour ceux qui peinent à les saisir.

Sous des sourcils proéminents et broussailleux, ses yeux brillent d'un mélange d'intelligence vive et d'espièglerie lorsqu'ils observent la pièce. Vêtu de sa tenue habituelle - un pull bien aimé, associé à un pantalon pratique - il incarne la quintessence de l'image d'un érudit affable mais quelque peu anticonformiste.

Pour moi, il est plus qu'un professeur, c'est un mentor. Nos conversations, qui se prolongent souvent longtemps après la fin du cours, plongent dans les profondeurs des dilemmes théoriques. Nous réfléchissons à la trame de la réalité - est-elle fondamentalement tissée par les principes de la relativité générale ou s'agit-il d'un phénomène émergent comme le suggère la mécanique quantique ? Ces discussions remettent en question le cœur même de ma compréhension, me poussant à m'interroger sur la nature de la causalité et sur le passage du temps lui-même.

Alors que le professeur Alden commence son cours, mon univers se réduit aux formules et aux équations qui flottent autour de nous, se matérialisant comme des spectres de connaissance.

Lorsqu'il nous présente un problème particulièrement complexe, je réagis presque par réflexe - ma main se lève. Il me remercie d'un signe de tête et je

sens un changement soudain dans la salle : tous les regards se tournent vers moi.

Je prends une profonde inspiration, stabilise ma voix avant de plonger au cœur du problème. Je commence par dire que „la clé réside dans la prise en compte de l'interaction du champ de Higgs dans un continuum d'espace-temps courbe. En appliquant la théorie quantique des champs, et plus particulièrement les nuances de la chromodynamique quantique perturbatrice, nous sommes en mesure d'améliorer la précision de nos prédictions sur le comportement des particules. Le résultat“, poursuis-je, „est une altération perceptible des taux d'accélération et de désintégration des particules, des phénomènes qui ne sont pas seulement théoriques, mais observables et mesurables“. Alors que j'exprime ces idées, je suis tout à fait consciente des différentes réactions qu'elles suscitent dans la salle.

Certains de mes pairs me regardent avec une étincelle d'admiration, captivés par les subtilités du concept. Chez d'autres cependant, leur expression se teint d'indifférence. Ceux , avachis sur leur chaise, font tourner négligemment leur stylo ou laissent leur regard s'échapper par la fenêtre, sont un rappel que mon enthousiasme brûlant pour les subtilités de la physique des particules est loin d'être universellement partagé.

L'expression du professeur Alden se transforme, montrant un mélange d'approbation et peut-être un soupçon de surprise face à la profondeur de mon

analyse. „Précisément, Mademoiselle Voss“, dit-il. „Votre compréhension de l'interaction complexe entre les champs quantiques et la courbure de l'espace-temps est particulièrement astucieuse.“

À ce moment-là, une partie de moi aimerait pouvoir se fondre dans l'ombre, devenir invisible. Je suis souvent tellement absorbée par la complexité de l'analyse scientifique que j'en néglige les règles tacites de l'engagement social avec mes pairs. C'est un exercice d'équilibre que je n'ai pas réussi ici. Je me rends compte que, dans mon empressement à me plonger dans la physique théorique, je me suis probablement éloignée encore plus de mes camarades de classe. Il est peu probable que quelqu'un de cette classe veuille se glisser sous mes draps après la prochaine soirée. Et merde!

En ce qui concerne ma présentation extérieure - pas vraiment un spécimen exceptionnel dans la population humaine, avec mes cheveux bruns ordinaires et mes grands yeux bruns - mes premières observations suggèrent que j'ai tendance à attirer momentanément l'attention des hommes présentant les caractéristiques d'un „boy-next-door“. Toutefois, cet intérêt initial se dégrade rapidement, comme un isotope instable, dès que j'aborde les sujets qui électrisent vraiment mes neurones : la science et ses innombrables merveilles.

Sur la base de preuves empiriques, souvent dérivées d'expériences sociales embarrassantes, je suis arrivée à la conclusion que ma passion pour des sujets tels que les champs quantiques et la courbure de l'espace-temps

n'agit pas comme un aphrodisiaque efficace auprès de la population masculine. Cette constatation est particulièrement marquée au sein du sous-groupe qui m'attire sur le plan visuel, lequel affiche une prédominance d'intérêts orientés vers la condition physique et les pratiques sportives. Même le fait de s'aventurer dans le domaine du débat numérique, comme la question intrigante de savoir si les structures complexes des clouds augmentent les risques de cybersécurité, tend à attirer un public très spécialisé. Ce sous-ensemble, bien que stimulant sur le plan intellectuel, n'a pas tendance à déclencher dans mon cerveau le type de réactions chimiques que l'on pourrait qualifier d'excitation sexuelle.

Ainsi, dans l'algorithme complexe des interactions sociales, en particulier lorsqu'il s'agit d'interagir avec des membres graphiquement bénis du sexe opposé, j'ai trouvé judicieux d'adopter une approche tactique. Il s'agit de réprimer consciemment la passionnée de science qui sommeille en moi lors d'événements sociaux. Je suis devenue habile à maintenir une façade de simplicité dans la conversation, en évitant les domaines intellectuellement excitants. Au lieu de cela, je me retrouve à patauger dans les eaux peu profondes de la conversation courante. C'est un curieux paradoxe : la scientifique dynamique et curieuse se couvre d'un vernis de normalité mondaine pour se fondre dans le paysage social.

Dans le cours du professeur Alden, cependant, je me retrouve souvent à oublier momentanément ces algorithmes sociaux méticuleusement élaborés. Oh, eh bien... mon image sociale soigneusement entretenue s'est évaporée dans l'éther de mon excitation.

Lorsque la cloche sonne la fin du cours, je range rapidement mes affaires. J'entends des bribes de conversations de mes camarades de classe sur leurs projets de week-end et les événements sociaux, leurs mots se fondant dans un bourdonnement de fond auquel je choisis de ne pas prêter attention.

Dans cet environnement universitaire de pointe, je suis à la fois une vedette et une étrangère, parfaitement consciente du paradoxe de mon existence.

Plus tard, laissant les bâtiments universitaires derrière moi, je me retrouve à graviter vers un endroit familier du campus - un banc isolé sous un vieil arbre tentaculaire. C'est un lieu de réconfort où je viens souvent rassembler mes pensées.

En regardant soleil se coucher, le spectre lumineux se décompose en longueurs d'onde visibles, produisant une gamme chromatique de nuances orange et rose. Immergé dans la démonstration atmosphérique de réfraction et de dispersion, je savoure cet instant de solitude.

Le bourdonnement soudain de mon communicateur interrompt la scène sereine. Un appel de mes parents est inattendu à cette heure-ci, et une vague d'inquiétude s'empare de mon estomac lorsque leurs visages apparaissent sur l'écran. Maman arbore des cernes sous ses yeux et des traits plus marqués qu'à l'ordinaire. Ses cheveux, d'habitude coiffés avec soin, semblent moins ordonnés. Sur le visage de Papa, les sourcils sont froncés, dessinant des lignes profondes sur son front. Ils ont l'air fatigués.

Je les salue en essayant de masquer mon inquiétude par un sourire. „Tout va bien ? ”

Leur échange de regards inquiets confirme mes craintes. Papa, un brillant scientifique qui a consacré sa vie à „La Vie“, le principal conglomérat du Consortium européen, commence à dévoiler leur situation. Ses paroles sont pesantes, chacune imprégnée d'une tristesse que je n'ai jamais perçue chez lui.

„Nous avons eu des sérieux problèmes financiers Eva“, dit-il, la voix tremblante, trahissant une rare vulnérabilité. Lui, un pilier de force et d'intelligence à mes yeux, manifeste maintenant l'incertitude qui s'est insinuée dans leur vie. Maman, une biologiste marine qui nourrit la passion de papa pour la science et a toujours collaboré étroitement à ses côtés, lui tend une main de soutien sur l'épaule.

La voix de mon père, plus solennelle que je ne l'ai jamais entendue, perce le silence. Un nœud se forme

dans mon estomac. „Ma chérie, il y a quelque chose que nous devons t'expliquer," dit-il, et je me prépare au pire. L'idée que mes parents, mes inébranlables piliers de sagesse et de dévouement, soient aux prises avec quelque chose qui échappe à leur contrôle envoie des vagues d'angoisse à travers moi.

"C'est à cause des nouvelles politiques," continue ma mère, sa voix chargée d'une tension qui me transperce. „Des changements récents nous ont forcés à prendre une retraite anticipée. Cela fait maintenant trois mois que nous sommes à la retraite." Les mots me frappent comme un coup physique. Leur œuvre de vie, dédiée à la science et à l'amélioration de notre monde, brusquement jugée non essentielle ? C'est impensable.

"Mais pourquoi ? Votre travail est crucial," je bégaye, le désespoir dans ma voix reflétant la panique dans mon cœur. „Il reste tant de contamination dans le sol et dans l'eau. Votre implication dans les processus de nettoyage est essentielle."

Le lourd soupir qui vient de mon père ne fait qu'approfondir ma peur. „Il semble que notre recherche ne s'aligne plus avec le nouvel agenda du Consortium," dit-il, une amertume maintenant perceptible dans ses mots. La réalisation que le Consortium, la pierre angulaire de notre société, puisse si facilement écarter les contributions inestimables de mes parents est stupéfiante.

"Mais vous allez recevoir une pension, n'est-ce pas ?" je demande, m'accrochant à l'espoir qu'au moins ils ne seront pas laissés à la dérive financière. Le silence qui suit est lourd, chargé d'un présage funeste.

"C'est la partie la plus difficile," la voix de ma mère se fait entendre, plus faible maintenant. „Nos pensions promises ont été retardées. Sans explication, sans raison. Nous ne sommes même plus sûrs de les recevoir." Le fondement de mon monde s'écroule. Mes parents, avec si peu d'économies, comment sont-ils censés survivre ?

"Comment cela peut-il arriver ?" je murmure, l'incrédulité brouillant mes pensées. Une erreur, cela doit être une erreur. Quelque chose qui peut être corrigé, rectifié.

"Nous essayons de le comprendre nous-mêmes," admet mon père, sa voix un mélange de résignation et d'incrédulité.

La révélation me frappe comme un raz-de-marée. Pendant tout ce temps, mes parents, mes modèles, ont lutté en silence. J'ai été tellement absorbée par mon propre monde que j'ai été aveugle au leur.

„Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?" Je demande, un mélange de culpabilité et d'inquiétude pesant lourdement sur moi.

„Nous avons toujours cru que nous pourrions nous en sortir“, dit papa avec un sourire résigné. „Mais cela s'avère plus difficile que nous ne le pensions.”

Mon esprit s'emballa à mesure qu'ils parlent, essayant d'assimiler cette nouvelle réalité choquante. „Mais qu'allez-vous faire maintenant ?” Je demande, l'inquiétude dans ma voix étant évidente. „Comment allez-vous vous débrouiller sans les pensions ?”

„Nous étudions les différentes possibilités, ma chérie“, répond maman, les coins de sa bouche tentent de former un sourire qui porte en lui plus de résignation que d'optimisme. „Peut-être un travail de consultant, ou des postes à temps partiel. Nous sommes des scientifiques, après tout, nous nous adaptons“ .

Je fais un signe de tête, mais en moi, un sentiment d'impuissance persiste. La situation dans laquelle ils se trouvent est profondément injuste. Mes parents, qui étaient autrefois des pionniers de l'exploration scientifique, se retrouvent aujourd'hui empêtrés dans un réseau d'incertitudes, une situation très éloignée de tout ce qu'ils - ou moi - avons jamais anticipé. Cette discordance s'agite dans mon esprit, un puzzle que je ne parviens pas à résoudre et qui diverge de tous les scénarios que j'avais imaginés pour notre vie.

„Écoute, Eva”, dit papa d'une voix plus ferme, „nous ne voulons pas que cela te distraie. Tu es sur le point de terminer tes études et ton avenir est prometteur. Nous nous débrouillerons.“

„Mais je ne peux pas...” Je commence, mes émotions se mêlant aux mots. L'idée de continuer ma

routine, d'assister aux cours et de discuter de théories pendant qu'ils luttent est insupportable.

„Eva, tu as travaillé si dur“, interrompt gentiment maman. „Nous avons toujours été fiers de ton éducation. Ne laisse pas nos problèmes jeter de l'ombre sur tes réalisations“ .

Leurs paroles, qui se veulent réconfortantes, ne font qu'accentuer mon trouble intérieur. Comment puis-je poursuivre mes rêves universitaires en sachant qu'ils sont dans une telle situation ? Un sentiment de responsabilité envers eux commence à prendre racine dans mon cœur, une résolution de les soutenir comme ils m'ont toujours soutenu.

„Nous en reparlerons, d'accord ?“dit papa en remarquant ma détresse. „Ne prenons pas de décisions hâtives. Nous t'aimons, Eva.“

À la fin de l'appel, ils m'assurent qu'ils vont s'en sortir, mais l'inquiétude qui se lit dans leurs yeux est indéniable. Je reste assise là, longtemps après la fin de l'appel, avec un sentiment d'angoisse. La tranquillité du campus qui m'entoure me semble désormais étrangère, une illusion comparée aux épreuves auxquelles mes parents sont confrontés.

La perspective d'un tel bouleversement ne m'avait jamais traversé l'esprit. Je n'aurais jamais pu imaginer un changement aussi soudain et aussi brutal dans la situation de mes parents. Pourtant, c'est devenu ma réalité : je dois les soutenir, m'adapter. Après tout, n'est-

ce pas ce que la nature nous apprend à faire face à l'adversité ?

J'écoute, le bruissement des feuilles de l'arbre ressemble maintenant aux murmures d'une réalité implacable qui s'immisce dans mon sanctuaire. Les ombres s'allongent, m'enveloppant d'une obscurité préoccupante qui semble refléter le tourment soudain qui s'installe dans mon cœur. Le contraste est frappant : je suis là, entourée de la beauté et de la paix de l'université, mais je suis maintenant parfaitement consciente de la précarité de cette sérénité.

Je sens monter en moi un sentiment de résolution. Je n'ai peut-être pas encore de plan précis, mais je sais que je ne peux pas rester les bras croisés.

Alors que je retourne à ma chambre, je commence à réfléchir à tous les moyens possibles de soutenir ma famille dans cette tourmente inattendue.

Dans le calme de ma chambre d'étudiante, je regarde par la fenêtre l'horizon sur la ville. Les événements de la journée s'attardent dans mon esprit, se mêlant à des pensées sur les difficultés financières de ma famille. Pourtant, je ne peux m'empêcher de penser que ces difficultés ne sont que des anomalies malheureuses dans une société par ailleurs bien gérée.

Alors que je regarde les lumières de la ville s'allumer, jetant une chaude lueur sur les rues en

contrebas, mes pensées dérivent vers ce qui se trouve au-delà de nos frontières. Le Consortium a toujours été une entité lointaine mais bienveillante dans nos vies. Mais qu'en est-il de la vie sur les autres continents ? À quoi ressemblent leurs villes ? Leurs habitants, leurs aspirations ? Nous n'entendons jamais parler d'eux.

Le Consortium, dans sa sagesse, a toujours maintenu le flux d'informations sécurisé. Les échanges de biens et de ressources ont lieu, mais l'échange d'informations sur les réalités quotidiennes de la vie au-delà des mers est sélectif. Les voyages entre les continents sont un privilège réservé à un petit nombre, gardé par des lois protectives.

Je suis assise là, contemplant cet isolement. À bien des égards, nous avons l'impression d'être des îles en soi, chaque continent étant un microcosme fermé. Je me demande si ailleurs, les gens sont à l'aise avec cet arrangement. Observent-ils eux aussi par la fenêtre, animés par la curiosité de découvrir la vie sur des rivages lointains ? Je prends conscience alors à quel point ma connaissance du monde au-delà de notre ville, de notre continent, est limitée. J'ai reçu une formation approfondie en sciences et en mathématiques, mais il y a une lacune évidente en ce qui concerne la compréhension de la société mondiale dont nous faisons partie. C'est une prise de conscience qui me trouble et qui fait que la ligne d'horizon confortablement familière à l'extérieur me semble soudain inconnue, faisant partie

d'un monde beaucoup plus vaste et plus intriqué que celui que j'ai connu.



## Chapitre 2

Le soleil matinal projette ses rayons dorés à travers le mélange éclectique d'architecture de l'université, une juxtaposition de modernité et d'histoire qui, aujourd'hui, semble se moquer de moi par sa luminosité. Mes pas résonnent sur les chemins pavés, un son rythmique perdu au milieu du bourdonnement lointain des conversations d'étudiants et du murmure des feuilles dans la douce brise matinale.

Tout autour, l'univers s'anime, un canevas d'activités académiques et d'exubérance juvénile. Les étudiants s'agglutinent sur les pelouses, leurs rires et leurs discussions animées forment un contraste saisissant avec l'agitation qui règne en moi. Leur aisance et leur insouciance semblent si éloignées du lourd manteau d'inquiétude que je porte désormais.

Alors que je déambule près du laboratoire de biologie, j'aperçois Alex, Jamie, Sam et Morgan de ma classe. Alex, captivé par les images holographiques dansant au-dessus de son poignet, allume l'étincelle avec une question impatiente, „Qui a vu le dernier épisode de 'Galaxy Questers' ? C'était juste incroyable!"

Jamie, confortablement installé sur un tapis qui s'adapte à sa forme avec une touche de confort, répond

avec un large sourire, „Absolument ! Cette scène avec le Capitaine Vortex et le trou noir—oubliez la physique un instant—c'était à couper le souffle !"

Sam, toujours le sceptique avec un penchant pour les sciences exactes, lance avec un regard amusé en roulant les yeux, „Ah, vos chères sagas spatiales. Que diriez-vous de quelque chose un peu plus... réel, de temps en temps ?"

Sans se démonter, Alex réplique avec une lueur de défi, „Réal ? Écoute, Sam, le jour où tu me convaincs de regarder un documentaire sur le séchage de la peinture quantique, c'est le jour où je m'inscris pour le voyage sans retour vers Mars."

Leur échange enjoué est brièvement interrompu par Morgan, „En parlant de réalité, quelqu'un a-t-il déjà osé s'attaquer au devoir de physique ? C'est comme être piégé dans un trou noir théorique."

Sam, avec une pointe d'autosatisfaction, déclare, „Terminé hier soir. C'est étonnamment gérable une fois que tu acceptes que le temps n'est qu'une construction, et toutes nos inquiétudes existentielles ne sont que des poussières dans l'univers."

Saisissant l'instant, Morgan se tourne vers Sam avec un éclat d'espoir, „Une chance que tu puisses m'expliquer ça plus tard ? J'apporte la douce tentation en échange ... de la glace."

Sam, les yeux brillants, finit par acquiescer, „D'accord, tu as un deal. Mais avec des parfums rares et des toppings exotiques !”

En me promenant sur le campus, je trouve du réconfort dans les coins les plus calmes, les endroits isolés où je peux me retirer dans mon propre monde. Adossé à la pierre fraîche et vieillie d'un bâtiment, je ferme les yeux, laissant la symphonie de la vie universitaire m'envahir.

Mes pensées dérivent vers notre maison familiale, modeste mais remplie de la chaleur de la vie vouée à la connaissance. Nous n'avons jamais vécu dans l'opulence, mais notre existence simple et prévisible était réconfortante. Notre maison, humble et sans prétention, m'est particulièrement chère pour le petit jardin que ma mère entretient avec tant d'amour - son sanctuaire de verdure et de vie.

La nouvelle de nos difficultés financières frappe un accord dissonant dans la mélodie de nos vies. Nous avons vécu modestement, mais confortablement, toujours sûrs que nos besoins essentiels étaient satisfaits. La nouvelle situation fait l'effet d'un tremblement de terre, ébranlant les fondations mêmes de la stabilité que nous considérions comme acquise.

Alors que je reprends ma marche, chaque pas me semble plus lourd, chargé de cette nouvelle réalité. La stabilité et la prévisibilité de notre vie familiale,